



**MARGARET
WILKERSON
SEXTON**

**UN SOUPÇON
DE LIBERTÉ**

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR LAURE MISTRAL

ACTES SUD

Titre original :
A Kind of Freedom
Éditeur original :
Counterpoint, Berkeley
© Margaret Wilkerson Sexton, 2017

Photographie de couverture : © Hayden Verry / Arcangel Images

© ACTES SUD, 2020
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-13679-6

MARGARET
WILKERSON SEXTON

Un soupçon de liberté

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laure Mistral

ACTES SUD

À ma mère, qui m'a soutenue avec énergie.

Je cours encore pieds nus et je n'ai que mon âme. La liberté, c'est le but ultime. Finalement et à tous points de vue, la vie et la mort sont peu de chose. Ces jours-ci, je me sens terriblement amère, parce que les seuls parents que Dieu m'a donnés, c'étaient des esclaves, et ça m'a brisée.*

TALIB KWELI, *Four Women*

*C'étaient les enfants d'anciens esclaves, nés plus ou moins libres, mais ils avaient jailli de l'utérus, affligés de ce que leurs semblables ont en propre – la conscience d'être les seuls à qui Dieu n'avait pas promis un messie**.*

EDWARD P. JONES,
All Aunt Hagar's Children

* Notre traduction. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

** *Idem.*

EVELYN

Hiver 1944

Se remémorant plus tard la scène, Evelyn se rappellerait que ce n'était pas elle qui avait remarqué Renard la première. Non, c'était sa sœur, Ruby, qui avait repéré dans son champ de vision latéral la jambe droite du costume avec son ourlet trop court. Ruby était plus enrobée qu'Evelyn, pas grosse, loin de là, mais suffisamment replète pour ne jamais manger en toute insouciance. Son plat favori étant le porc mariné aux haricots rouges, elle était mise à rude épreuve le lundi. Leur mère en faisait cuire une grande marmite pour être tranquille, un kilo, largement de quoi nourrir la famille durant trois jours au moins, et Ruby se sentait narguée par une telle abondance. Chaque début de semaine, elle faisait des incursions dans la cuisine, déroband de grands bols de riz dans lesquels elle versait juste assez de sauce pour donner du goût sans que ses excès éveillent l'attention. Puis, le mardi, elle constatait les dégâts. Cela commençait dès le matin, en allant en cours. Ruby fréquentait un centre de formation quand Evelyn étudiait à Dillard University, mais leurs campus n'étaient qu'à deux trois rues de distance, et elles faisaient l'essentiel du trajet ensemble.

“J’ai les cuisses qui se touchent, disait Ruby, comme si la chose venait de se produire.

— Mais cela ne se voit pas, lui assurait Evelyn, dont l’écart entre ses propres cuisses aurait permis à une autre jambe de s’y loger.

— « Cela ne se voit pas » ? Pour qui tu me prends ? Il faudrait être aveugle pour ne pas le voir. D’ailleurs, même un aveugle s’en rendrait compte, pour peu qu’il ait des oreilles : on les entend frotter l’une contre l’autre.

— Impossible d’entendre quelque chose d’aussi léger”, objectait Evelyn.

Dès lors elle s’embourbait dans ces considérations pour le restant de la journée. Juste au moment où elle se croyait enfin en terrain sûr, Ruby la renvoyait s’enliser en posant une question sur son derrière. Même si le climat s’apaisait un peu le vendredi, Ruby gardait un mur de ronces autour d’elle, et personne dans son entourage ne s’en sortait sans égratignures.

On était un vendredi.

“Les jambes de son pantalon ne sont pas à la même longueur”, dit Ruby à propos du nouveau qui se tenait au croisement de North Claiborne et d’Esplanade vêtu d’un costume de laine marron, un sweater gris au col en V sous sa veste.

Il était à côté d’Andrew, qui avait fait se pâmer toutes les filles au bal des débutantes de la saison passée. Le propre cavalier d’Evelyn ne manquait pas non plus de charme ; il avait même réussi à calmer ses craintes en lui faisant remarquer les faux pas de ses amis pendant la valse, mais malgré l’insistance de sa mère, elle n’avait pas accepté qu’il vienne la voir et, une semaine plus tard, elle n’avait pu retenir

un soupir de déception en voyant qu'il ne lui manifestait plus guère d'intérêt.

À présent elle relevait la tête, exhalant la fumée de la cigarette qui se balançait au bout de ses doigts. On était encore début février, et le froid de l'hiver n'avait rien perdu de sa rigueur. Néanmoins, toutes les filles de la VIIth Ward* se rassemblaient après les cours devant le bar à huîtres Dufon, le meilleur restaurant noir de la ville, et fumaient. Evelyn en était venue à savourer par anticipation la première bouffée – légère, comme il sied à une dame – et le long délassément qui suivait. Jamais elle ne se serait définie comme quelqu'un d'angoissé – c'est Ruby qui avait endossé ce rôle dans la famille – mais chaque nerf qui tressautait en elle se détendait à la seule idée de tirer sur une cigarette. Elle souffla la fumée du coin des lèvres de manière à éviter sa sœur, et sourit en pensant à l'ourlet.

“Il était peut-être pressé.

— Quand bien même, répliqua Ruby, en inspirant si violemment qu'elle faillit s'étouffer. Il aurait pu trouver le temps d'égaliser l'ourlet de son pantalon, ajouta-t-elle en riant. Plutôt mignon. Trop foncé pour la plupart des gens mais d'une jolie nuance de brun.”

Evelyn acquiesça. Mignon, vraiment.

Autour d'elles, hommes et femmes se pressaient, affairés, entrant et sortant de bureaux ou de magasins, Boot Seed and Feed, Queen of the South Coffee, Miller Funeral Home, Meriwether's Photography, Bejoie Cut-Rate Pharmacy, the Sweet Tooth

* Littéralement “VII^e Circonscription”, parmi les dix-sept que compte La Nouvelle-Orléans ; *ward* a ici perdu son sens premier pour désigner un quartier.

Ice Cream Parlor, et Fine Time Billiard Hall. Le marché en plein air où la mère d'Evelyn faisait ses courses n'était qu'à une rue de là, sur St. Bernard Avenue, et Evelyn pouvait sentir les épices cajuns qui mijotaient. D'une voix stridente, le boucher lança : "Veau à rôtir, chou et haricots verts !"

Ruby haussa le ton pour couvrir le cri : "Et il a les cheveux tellement raides, alors qu'il n'a même pas fait de *conk**."

C'est alors qu'Ourllet-Bancal leva les yeux sur les filles, et Evelyn soutint son regard à peine le temps d'une seconde, si brièvement que, s'il hésitait à croire que cet échange se fût produit, il pouvait aussi bien se convaincre du contraire.

Secouant la tête, Evelyn répondit à sa sœur :

"Non, c'est beaucoup plus naturel qu'un *conk*.

— C'est déjà ça, mais il aurait pu égaliser l'ourlet de son pantalon.

— Je ne l'aurais même pas remarqué si tu ne m'avais pas mis le nez dessus", mentit Evelyn.

Il était clair que, malgré son costume repassé et sa cravate nouée avec soin, Ourllet-Bancal ne faisait pas partie du groupe de *passés blancs*** qu'il accompagnait, non, pas avec leur fichue peau presque blanche, leurs cheveux noirs tout droits et leur nez plus droit encore, leur moustache comme de la soie, et elle ne savait pas ce qui lui avait pris d'en décider autrement. Pourtant elle était contente de ce qu'elle avait dit,

* Mélange particulièrement corrosif de pommes de terre, de soude, etc., avec lequel les hommes noirs se défrisaient les cheveux.

** Expression créole désignant quelqu'un d'ascendance africaine dont la peau est tellement claire qu'on peut le prendre pour un Blanc. Apparu au XIX^e siècle, le terme a été utilisé jusqu'à la fin de la ségrégation raciale.

mais aussi de l'avoir dit, et, ce jour-là, chaque fois qu'elle pensait à Ourlet-Bancal, elle mesurait toute la fermeté et l'assurance qui s'étaient alors exprimées dans sa voix.

Comme ce jour était un vendredi, elle devrait patienter un week-end entier avant de le revoir. Peu importe, puisqu'elle l'avait mémorisé. Evelyn était en seconde année d'école d'infirmières à Dillard University et, pour une femme noire, ne serait-ce qu'envisager un domaine aussi exigeant impliquait de pouvoir compter sur sa mémoire. De fait, il lui suffisait de voir un visage une fois pour se le représenter parfaitement, et tout son week-end fut consacré à cela. Elle se souvenait de détails qu'elle n'aurait même pas pensé avoir vus : que l'ourlet trop court révélait une chaussette d'un gris délavé, que son propriétaire avait la couleur des cookies au gingembre que faisait cuire sa mère avant de les saupoudrer de sucre, que cette ressemblance était une invitation à goûter sa peau, qu'il était grand, plus encore que son père, qui mesurait un mètre quatre-vingt-dix, qu'il était maigre sans être frêle, qu'il avait des petits yeux en amande, que chaque fois qu'elle saisissait son regard celui-ci semblait avoir forcé le passage des paupières pour exprimer quelque chose de vital. En poursuivant ses réflexions, elle se rendit compte qu'il avait à la main un manuel de biochimie et qu'il étudiait sans doute pour être médecin. Tout comme Papa. Peut-être pourrait-il l'aider sur les acides aminés. Malgré tous ses efforts, elle ne parvenait pas à se rappeler les codes dans l'ordre.

Le lundi suivant, sur le chemin entre la maison de Miro Street et St. Bernard Avenue puis North

Claiborne, Evelyn marchait en tête, sa sœur frottant des cuisses derrière, et elle cherchait une cigarette, dont elle sentait l'effet apaisant avant même d'ouvrir son sac à main. Sans surprise, Ourlet-Bancal pénétra dans son nuage de fumée. Il était de nouveau avec Andrew, un garçon aux ourlets de même niveau mais avec quelque chose en moins, et peut-être était-ce justement une irrégularité dans les ourlets, ce qu'elle avait fini par associer à une idée de bien-être.

“Sacré *passé blanc* avec ses grands airs, décréta Ruby à propos d'Andrew. Il se croit tellement supérieur aux autres.

— Il est mignon, répondit Evelyn en souriant au cas où Ourlet-Bancal regarderait de son côté.

— Mignon ou pas, il pourrait prendre la peine de s'intéresser à une femme comme il se doit, dit Ruby. Et puis il n'est même pas aussi mignon que Langston.”

Langston était son dernier petit ami en date, et il était mignon, si mignon que Ruby avait appris par une troisième année du centre de formation qu'il distribuait son numéro de téléphone à toutes les filles de la VIIth Ward dont les cheveux dépassaient l'agrafe du soutien-gorge. Ruby l'avait mal pris ; leur mère lui avait donc mitonné ses plats favoris toute la semaine, et la moindre parole que lui adressait Evelyn était rejetée comme stupide. Quand Ruby eut surmonté l'affront, elle avait renoncé aux peaux-claires, mais voilà que l'envie lui reprenait.

“Je peux avoir mieux que cela, affirma Ruby, et d'ailleurs j'ai eu bien mieux, mais regarde-le, là-bas, qui se prend pour le nec plus ultra de toute la Louisiane. N'importe quoi.

— Il n'est pas si mal, c'est juste qu'il en fait un peu trop", répondit Evelyn.

Ourlet-Bancal posa de nouveau les yeux sur elle. Il se pencha, chuchota quelque chose à son ami, et tous deux s'avancèrent. Le chéri de Ruby en tête, ce qui troubla Evelyn sans pour autant la décourager. Quand les deux hommes eurent rejoint les filles, Andrew se posta en avant, juste à côté de Ruby, tandis qu'Ourlet-Bancal lambinait derrière, fixant ses chaussures. C'étaient des chaussures correctes, remarqua Evelyn. Des richelieux unies trop souvent cirées. Elle ne les avait pas vues la dernière fois, avec cette histoire d'ourlet, et elles étaient correctes, mais sûrement pas à la hauteur du blush rose qu'elle avait mis sur son délicat visage presque blanc, ou des longs cheveux que sa mère avait raidis la veille et qu'Evelyn avait enroulés en torsade à la base du cou. Elle le regarda, la tête droite et calme, tout en ayant l'impression de pousser son menton en avant, comme pour l'inciter à parler.

"Comment allez-vous, jeune dame ?" demanda le chéri de Ruby.

Ruby était très sûre d'elle le lundi après-midi. Elles n'étaient pas encore retournées chez Mère, et la marmite était toujours pleine à ras bord de haricots.

"J'étais mieux quand j'étais seule avec ma sœur, rétorqua Ruby.

— Ah, c'est votre sœur ?

— C'est ce que je viens de dire, non ? Vous n'êtes pas du genre rapide, vous.

— Vous êtes de jolies sœurs, toutes les deux. Votre maman doit être bien jolie aussi, hein ?

— Qu'est-ce qui vous prend de parler de ma maman ?"

Cette fois Ruby ne plaisantait plus ; elle devenait féroce dès lors qu'il s'agissait de leur mère.

“Eh, fillette, je voulais juste faire la conversation. Pas vous chercher des poux dans la culotte.

— Je ne vois pas en quoi ma culotte vous concerne”, répliqua Ruby, qui s'efforçait de garder l'air sévère malgré une difficulté croissante à masquer son intérêt. Elle avait un faible pour les haricots rouges et les garçons roux. Et voilà que l'autre lui parlait de sa culotte.

Evelyn ne pouvait plus tenir ; elle sentait la chaleur lui monter au visage. Ourlet-Bancal était perdu dans ses chaussures et elle, elle était plantée là, invisible, elle que Papa faisait virevolter, après le dîner de Noël, quand il avait bu plus d'un verre de Sazerac, dans le petit salon de réception pour la famille élargie.

Evelyn faisait passer ses livres d'un bras à l'autre pour attirer son attention. Ourlet-Bancal leva les yeux mais, sitôt qu'il la vit, il les baissa. Evelyn n'avait pas non plus remarqué la couleur de ses yeux l'autre fois. Contrairement à la plupart des gens comme lui, ils n'étaient pas marron au point de paraître noirs. Ils étaient franchement marron, comme sortis d'une boîte de crayons de couleur. Il avait de longs cils, et leur extrémité devait toucher le haut de ses joues quand il clignait des paupières. Il leva de nouveau les yeux.

“Vous êtes sœurs toutes les deux ?” demanda-t-il en bégayant sur le mot “sœurs”.

Pour s'adresser à elle, il avait ôté son chapeau en feutre gris et le pressait contre sa poitrine.

“Oui, dit Evelyn, qui manqua soupirer de soulagement.

— Vous êtes l'aînée ?

— Comment avez-vous deviné ? Tout le monde croit qu'elle est l'aînée parce qu'elle est très...

Evelyn faillit employer le mot "volubile" mais elle ne voulait pas avoir l'air de lui en tenir rigueur.

"Parce que ça se voit", dit-il.

Il baissa encore les yeux.

"Combien avez-vous de frères et sœurs ?" demanda Evelyn pour entretenir la conversation mais aussi parce qu'elle était curieuse de savoir.

"Douze en vie, deux morts.

— Vous êtes l'aîné, aussi ?

— Non, m'dame, le petit dernier. Ma maman est morte quand je suis né."

Le cœur d'Evelyn battait très vite, et elle se sentait le jouet d'émotions puissantes qu'elle était bien en peine d'interpréter. Ce n'était pas ce qu'il disait mais la façon dont il morcelait son histoire, comme une mère coupant la viande pour son enfant, qui rendait Evelyn si vulnérable. Elle s'avança légèrement en espérant que Ruby ne s'en rendrait pas compte.

"Où habitez-vous ? demanda-t-elle.

— À Amelia Street, XIIth Ward, à deux rues de l'hôpital Flint-Goodrich."

Evelyn fut surprise. Tout en étant consciente qu'il n'était pas des leurs, elle n'aurait jamais cru qu'il en soit si éloigné. Elle regarda de nouveau ses livres, de gros ouvrages reliés, biologie et chimie organique. Elle avait vu juste ; pour étudier des matières comme celles-là, il devait être en prépa médecine, or il n'y avait pas de Noirs riches à Uptown*. Elle considéra de nouveau son ourlet. Elle ne se souciait guère de

* Uptown désigne ici le nom d'un quartier à La Nouvelle-Orléans, correspondant plus ou moins à la VIIth Ward, à l'est du Mississippi.

position sociale, pas comme Maman et Ruby ; mais elle n'avait pas l'habitude de se tromper à ce point.

“Où habitez-vous ?” demanda-t-il.

Son bégaiement était revenu, cette fois sur le premier mot, “où”.

Evelyn sourit de nouveau. Elle lui répondit, et il haussa les sourcils. La VIIth Ward était un quartier habité majoritairement par des créoles, riches et pauvres, et tout l'entre-deux, mais il la fixa comme s'il pouvait visualiser son énorme maison de plain-pied, comme s'il savait que son papa avait aidé à mettre au monde tous les bébés du coin à l'exception de ceux de la famille de Blancs à l'autre bout de la rue.

Ruby et son chéri semblaient avoir terminé. Ourlet-Bancal posa son regard sur eux avant de revenir à Evelyn.

“Comment vous appelez-vous ?” demanda-t-il.

Ruby s'immisça entre eux : “Après tous ces palabres, tu ne connais toujours pas son nom ?”

Evelyn avait envie de la faire taire mais ce n'aurait pas été poli. Elle sourit de plus belle.

“Evelyn, répondit-elle en s'adressant à Ourlet-Bancal comme si sa sœur n'avait rien dit.

— Et moi Renard. Renard August Williams.”

Sur ce il tourna les talons.

Evelyn avait envie de le rattraper, de le ramener devant elle pour l'inciter à s'engager davantage le plus tôt possible, mais elle resta clouée au sol et articula sans bruit “Au revoir”. L'autre garçon suivit Renard, lançant un regard à Ruby par-dessus son épaule.

La cigarette d'Evelyn s'était réduite à un mégot qui faillit lui brûler les doigts. Elle sursauta et la lâcha, l'écrasant sous son pied plus que nécessaire.

“Tu es mordue, hein, ma fille ?” demanda Ruby.

Elle se mit en route pour rentrer à la maison, et Evelyn la suivit. Ruby n’attendait pas de réponse.

“Ces fichus presque-blancs, ils sont tous pareils, ils croient qu’ils sont trop mignons pour te proposer un vrai rendez-vous.

— Il ne t’en a pas proposé non plus ?

— Tu es folle ? Il l’a fait, mais je te garantis qu’il pensait que c’était une formalité. J’ai dû le mettre sur la voie.

— Oh. (Evelyn se tut un instant.) Quand est-ce ?

— Ce week-end. Il veut m’emmener chez Dufon, il dit qu’il connaît le patron. C’est autre chose chez eux, ce besoin de se vanter sans cesse. Mais comme dit Maman : quand on a de quoi, on a de quoi, et on n’a pas besoin d’en parler plus qu’il ne faut. Je ne pense pas pour autant qu’il soit fauché. Son père a participé à la création de l’école primaire Valena C. Jones*.

— Oui, il est à la tête du Comité de la bibliothèque”, marmonna Evelyn.

Ruby ne parut pas l’avoir entendue.

“Et Papa dit que son père est très actif dans l’Association municipale de la VIIth Ward**, poursuivit-elle.

* Première école primaire publique créée pour les Noirs à La Nouvelle-Orléans, grâce aux fonds de riches donateurs noirs de la ville, dont la Seventh Ward Civic League (voir note suivante).

** La Seventh Ward Civic League fut créée en novembre 1927 pour représenter la VII^e circonscription de La Nouvelle-Orléans dont les habitants, majoritairement créoles, ne pouvaient ni élire de candidats au conseil municipal ni participer à celui-ci. Cette association avait pour objectifs d’améliorer les conditions de vie du quartier, d’encourager l’éducation, d’aider les commerces appartenant à des Noirs et de promouvoir la coopération entre citoyens noirs et blancs.

Je devrais la jouer distante avant de lui faire comprendre que je suis celle qu'il attend."

Elle se tut, comme si elle avait soudain pris conscience qu'elle n'était pas sur scène.

"Et toi, Evelyn ? Quand est-ce qu'il t'emmène ? On pourrait sortir ensemble, au moins pour le début de la soirée.

— On n'a rien de prévu", avoua Evelyn.

Elle ne pouvait relever la tête mais ne voulait pas non plus paraître abattue. La tête, c'est tout ce qu'elle contrôlait à ce stade. Elle regarda devant elle. Ruby n'était pas aussi jolie qu'Evelyn, ni aussi intelligente, et, toute sa vie durant, Evelyn avait fait son possible pour se réfréner afin de rétablir l'équilibre. Et voilà où elles en étaient : Evelyn allait sur ses vingt-deux ans et Ruby en avait à peine vingt, et c'est Evelyn qui se retrouvait le bec dans l'eau.

"Quoi, Evelyn ? Tu n'as même pas réussi à te faire inviter ? Ne t'ai-je donc rien appris ?"

Ruby contemplait le vide devant elle, comme si l'explication de la sottise d'Evelyn allait en surgir. Puis la solution la frappa avec une soudaine évidence.

"Tu es trop gentille avec ces gars-là, c'est ce que je n'arrête pas de te dire. Ils ne sont bons que pour deux choses : le mariage et les enfants, et toi tu essaies de t'en faire des amis. Ton amie, c'est moi, inutile d'en avoir d'autres. La prochaine fois que tu le rencontres, fais-lui en baver, et tu verras."

Alors elle rit, pencha la tête au tournant pour éviter les chênes qui étalaient leurs branches. Le vent faisait ondoyer derrière elle sa jupe en soie plissée. Celle d'Evelyn était de matière et de couleur identiques, mais Ruby avait demandé à leur mère

de raccourcir la sienne. À présent Evelyn marchait plus vite pour rattraper sa sœur, alors qu'elle sentait les élastiques de ses sandales à semelle de liège lui comprimer les chevilles. Quand elles furent près de la maison, la plus imposante de la rue, Ruby fit halte, adopta une expression neutre et ralentit le pas. Dès ce soir, elle ne s'autoriserait plus la moindre bouchée de porc aux haricots, si longtemps eût-il macéré dans la marinade au vinaigre.

Ce vendredi soir, Evelyn était sur son lit et entendait Ruby se préparer, déambulant dans les couloirs ou réglant le robinet de la salle de bains à son plus fort débit. Pour grande que la maison parût de l'extérieur, on y était à l'étroit. Evelyn et Ruby partageaient une chambre, et celle de leur petit frère était tellement collée à la leur qu'elles pouvaient entendre les ressorts de son lit grincer quand il changeait de position la nuit. Il y avait bien le salon, mais Mère n'aimait pas les y voir ; c'est là que se tenaient les réunions hebdomadaires des Dames pour l'égalité devant la justice et de l'Association de la VIIth Ward pour l'enseignement. Il y avait aussi des chambres d'amis à l'étage, à côté de celle de leurs parents, mais Mère y entreposait ses rideaux d'été et ses tapis d'hiver et, surtout, elle s'y réfugiait quand le monde pesait trop lourd sur ses épaules.

Donc Evelyn avait compris depuis longtemps qu'elle était coincée ici. Ruby avait fait fuir la plupart de ses amies avant même l'école primaire, et celles qui avaient tenu bon partirent avant la fin de sa troisième à la McDonogh School. Evelyn n'oublierait jamais le jour où sa meilleure amie s'était fait humilié en public par Ruby, qui lui avait demandé s'il

était vrai que sa mère avait dû s'enfuir pour venir dans le Mississippi. C'était la seule amie à qui Evelyn repensait de temps en temps. Elle aurait été bien incapable de se rappeler la moindre parole de cette fille, mais elle se souvenait qu'elles s'exerçaient ensemble à l'éloquence et à l'art oratoire dans l'atelier d'imprimerie Hi Smile ; que durant les heures creuses elles allaient et venaient sur South Rampart Street en jetant un coup d'œil aux vitrines des magasins de chaussures et de bijoux. Parfois elles s'arrêtaient chez Peter's Famous Creole Kitchen pour manger un sandwich aux huîtres et regarder passer les gens du quartier. Cette forme d'attachement dont elle jouissait alors, elle ne l'avait plus connu depuis que cette fille l'avait fuie ; c'était un confort d'un genre différent de celui qu'elle avait avec sa sœur. Pas aussi profond, certes, mais Evelyn le ressentait d'autant plus profondément que, pour elle, cela n'allait pas de soi. Cette fille n'était pas obligée de l'aimer ; elle aurait pu être en compagnie de n'importe qui d'autre, mais elle avait choisi Evelyn, et Evelyn regrettait ce type de relation.

Ruby bondit dans la chambre.

“Tu vas passer la nuit à veiller ici avec Frère ? demanda-t-elle en montrant d'un signe de tête le seul garçon, le bébé de la famille, qui se tenait sur le seuil de la chambre.

— Je resterai pas dans cette maison.”

Frère traversa leur chambre en trombe pour rejoindre la porte d'entrée.

“Je *ne* resterai pas, Frère, corrigea Evelyn. Et où vas-tu ?

— Ça te regarde pas.”

Tandis qu'il prononçait ces mots, ils entendirent les garçons du voisinage au-dehors qui lui criaient

de se dépêcher avant la fermeture de la boulangerie, parce qu'ils allaient manquer les *brokers*, ces miettes de cookies et de gâteaux que le marchand distribuait après la tombée du jour. Frère répondit en criant.

La voix de leur mère retentit peu après.

“Ne hurle pas ainsi, Nelson Jr. Tu ferais mieux de te conduire comme un garçon de la VIIth Ward.”

Ruby eut un sourire narquois.

“Et tu ferais mieux d'être de retour avant que Maman éteigne le salon”, ajouta-t-elle.

Evelyn s'apprêtait à y aller de son propre commentaire quand Ruby la coupa net.

“Et toi ? Tu t'inquiètes pour Frère. Mais qu'as-tu de prévu ?

— Oh, je vais trouver”, dit Evelyn, bien qu'elles sachent toutes deux qu'elle ne trouverait rien.

Il lui arrivait d'aller en face, chez miss Georgia, pour l'aider à tricoter les gants et les écharpes qu'elle confectionnait tout au long de l'année pour l'hiver suivant. Certaines filles de Dillard sortaient le week-end, notamment au Circle Theater, et elle les entendait le lundi s'extasier sur Humphrey Bogart ou Ingrid Bergman. Ces matins-là, elle se demandait si quelque chose clochait chez elle dans le domaine relationnel. Elle savait que certaines personnes naissaient avec des déficiences, comme Frère, qui lisait de travers, et peut-être que ses déficiences à elle se situaient dans ses rapports avec les autres, quand elle imaginait toutes sortes de scénarios, s'embrouillant au point que réel et imaginaire finissaient par former dans son esprit un tout indémêlable, et voilà pourquoi elle se retrouvait coincée à la maison un vendredi soir alors que même son frère de douze ans avait des projets fantastiques.

Le pompon, ce fut lorsque la mère d'Evelyn vint se pavaner à sa porte dans sa fourrure de lapin. Le père d'Evelyn se glissa juste derrière elle. Il posa la main sur le ventre de sa femme ; depuis son lit, Evelyn vit scintiller sa fine alliance en or.

“Où allez-vous, Papa ? demanda-t-elle.

— Oh ! Simplement chez oncle Franklin.”

À force d'ouvrir et de refermer tout l'éventail d'images qu'elle gardait de Renard, Evelyn avait oublié qu'on était en février, et que le premier vendredi de ce mois, oncle Franklin et sa femme Katherine organisaient une soirée de pré-Mardi gras.

“Ah. Amusez-vous bien, alors, dit-elle d'une voix presque chuchotante.

— Qu'est-ce qui t'arrive, ma chérie ?” demanda son père en s'approchant.

Sa mère s'excusa : “Je serai dans le salon quand tu seras prêt, Nelson.

— Très bien, Josephine”, répondit-il, puis il alla s'asseoir délicatement au bord du lit d'Evelyn et passa ses doigts dans les cheveux de sa fille.

Père et fille n'auraient pu différer davantage l'un de l'autre. Evelyn avait un nez fin et pointu, des yeux marron clair, et non presque noirs comme la plupart des gens de couleur ; ses lèvres étaient fines et roses et, comme sa mère et sa sœur, elle avait un teint d'Espagnole plutôt que d'Africaine. Son père au contraire était très foncé. Descendant de Sénégalais affranchis qui jamais ne s'étaient métissés, il se singularisait tellement dans la VIIth Ward par sa peau sombre que c'était la première chose à laquelle on faisait allusion quand on voulait parler de lui sans lui faire trop d'honneur. “Le grand docteur noir qui a une très haute opinion

de lui-même”, chuchotait-on. Ses lèvres étaient minces mais quelque chose en lui évoquait l’Afrique : son nez épaté et ses larges narines, ses cheveux qu’il tartinaient de brillantine mais qui reprenaient leurs droits dès l’après-midi, se dressant en bouquets hirsutes.

“Qu’est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il.

— Oh, rien, Papa.

— Ne me dis pas « rien ». Papa sait quand son Evie a du chagrin.”

Evelyn se contenta de soupirer et se couvrit le visage d’un bras.

“Ne va pas me raconter que tu as toujours peur d’être seule à la maison. Je peux renvoyer le chéri de Ruby pour qu’elle reste avec toi.”

Sachant que Ruby ne lui pardonnerait jamais si elle acceptait, Evelyn répondit avec vigueur pour ne pas avoir à le répéter.

“Non, Papa. Simplement, j’aurais bien aimé avoir quelque chose à faire ce soir.

— Joue avec ton frère, alors. Tu n’es pas trop grande pour ça, si ?

— Frère n’est même pas là. Il est sorti avec les jumeaux.

— Veux-tu que je lui dise de rentrer ?”

Le père d’Evelyn se pencha vers la fenêtre, s’apprêtant à appeler son fils.

“Non, Papa. On ne s’amuse plus ensemble, de toute façon. Je suis trop grande pour m’intéresser à ses jeux.”

Son père soupira et s’allongea à côté d’elle, appuyé sur le coude.

“Ma petite fille, veux-tu que ton papa et ta maman restent avec toi ?”

Evelyn avait envie de dire oui – le silence de la maison lui paraissait si écrasant ce soir – mais elle pensa à sa mère dans la cuisine. Elle l’entendait qui entrechoquait casseroles et verres propres, en s’énervant en créole pour que ses enfants ne puissent pas la comprendre.

“Cofaire to pas laisse moin tranquille ?”

Mère trouvait Papa trop indulgent avec leur fille aînée ; elle disait souvent qu’Evelyn était dans la lune, et qu’au lieu de la ramener sur terre Papa lui calait confortablement la tête tout là-haut comme si les nuages étaient une rangée de coussins. Elle était d’avis qu’Evelyn fréquente des garçons, sans aller jusqu’à se fiancer, mais son papa montait le ton à la moindre allusion de ce genre.

Evelyn l’avait déjà entendu crier : “Elle a tout le temps pour ça !

— Vraiment ? Il semblerait que les garçons bien se font déjà mettre le grappin dessus.

— Pas ceux qui ont le bon sens d’attendre.” Puis, après un silence : “Elle sera beaucoup plus que la femme de quelqu’un, Jo”, avait-il rétorqué, et leur mère s’était fermée comme une huître. Le lendemain matin, elle avait laissé les œufs d’Evelyn trop longtemps sur le feu.

“Non, Papa, dit Evelyn. Tout va bien.” Elle se tut, avant de reprendre : “Je vais lire. Et puis je peux réviser.”

Ces mots le ravirent. Son espoir de trouver en son fils un esprit vif et rigoureux s’était vite envolé – autant demander à une graine de courge de donner du maïs. Il pourrait s’estimer heureux si Frère obtenait en temps voulu son diplôme de fin d’études primaires à Valena C. Jones, plaisantait-il souvent. Mais

qu'Evelyn devienne infirmière, c'était aujourd'hui un exploit dont même son propre grand-père, qui avait été le premier médecin noir dans l'État de Louisiane, aurait été fier.

— Vas-y, Papa, dit-elle. Et ne bois pas trop, Maman serait en colère.

— Tu veux m'apprendre à me conduire ? N'oublie pas que c'est moi qui t'ai mise au monde.”

Il sourit. Mère se racla la gorge dans l'autre pièce, et il toucha le bord de son chapeau avant de refermer doucement la porte derrière lui.

Evelyn se retourna, fixa les yeux au plafond. Elle se reprit à imaginer Renard mais, tandis qu'elle s'attardait sur le souvenir de ses mains, elle commença à s'interroger. Il était quelque part en train de faire quelque chose d'intéressant, alors qu'elle était à la maison, enfouie sous des draps et des couvertures qui auraient tout aussi bien pu être des chaînes.

Elle s'assoupit. Quand elle revint à elle, elle se demanda un instant où elle se trouvait. Elle qui ne dormait jamais en dehors des heures consacrées au sommeil nocturne ne comprenait pas pourquoi Ruby n'était pas dans le lit à côté d'elle, pourquoi la chambre était éclairée et pourquoi le carillon sonnait. Au bout de quelques secondes elle se redressa. Ce devait être miss Georgia. Elle venait parfois chercher un peu de compagnie. Son fils unique était parti à la guerre, et son mari était mort avant de pouvoir lui donner d'autres enfants. Bien qu'ayant toujours vécu entourée, Evelyn comprenait sa solitude. Quand elle avait expliqué cela à sa mère, celle-ci l'avait saisie par le poignet et l'avait regardée droit dans les yeux : “Quand bien même tu oublierais tout ce que je t'ai dit, rappelle-toi au moins une

chose : on ne peut jamais être ami avec quelqu'un qui désire ce qu'on possède."

Evelyn avait simplement acquiescé d'un "Oui, Maman" mais elle avait tourné et retourné la leçon plusieurs fois dans sa tête sans arriver à lui donner un sens.

Elle traversa sa chambre, la cuisine, puis le salon, et glissa un œil par le petit rideau qui dissimulait la fenêtre à côté de l'entrée. Seigneur Jésus, ce n'était pas miss Georgia, c'était Ourlet-Bancal ! Elle se regarda dans le miroir tout près de la porte. Sa joue droite était rouge, là où elle s'était endormie sur sa main. Ses cheveux étaient ébouriffés de ce même côté, et malgré ses efforts pour les aplatir d'un peu de salive, quelques mèches se rebellaient toujours. Elle rentra son chemisier dans sa jupe qui avait remonté et dégagea un sein après l'autre de son soutien-gorge avant de les y relâcher, à un niveau légèrement supérieur. Le carillon retentit de nouveau, et elle faillit pousser un cri. Elle se demanda si elle pouvait faire croire à son absence, mais il devait avoir vu le rideau bouger à la fenêtre. Son cœur battait pour dix, tout cela était trop pour elle ; son esprit submergé de questions, ses mains qui tremblaient quand elles auraient dû être calmes, son corps tiraillé de désirs contradictoires.

Le carillon sonna de plus belle. Elle entendit la voix de Ruby lui redire à l'oreille : "Tu n'as même pas réussi à te faire inviter ?" Comme elle serait titillée, à son retour, de voir qu'Evelyn avait quand même trouvé de quoi s'occuper ! La main d'Evelyn s'affermir sur la poignée. Une feuille de papier glissa sous la porte ; elle allait se pencher pour la lire mais se retint et ouvrit doucement.

Renard, qui descendait déjà les marches du perron, se retourna.

“J’espère que je ne vous dérange pas, mademoiselle”, dit-il en bégayant sur le dernier mot et en l’appelant “mademoiselle” et non “madame”, ce qui parut à Evelyn de bon augure.

“Non, non, j’étais simplement en train de coudre une robe dans la pièce du fond.”

Evelyn n’aurait su expliquer pourquoi elle avait menti ainsi ; de fait, une de ses remarques que Ruby raillait le plus était que les Dix Commandements ne condamnaient pas assez le mensonge, et voilà qu’elle s’y mettait. Aussi bien, vendredi prochain elle se retrouverait à voler de la viande laquée au Circle Food.

“Vous faisiez de la couture ? C’est rudement bien.” Un silence. “C’est vous qui avez cousu ce que vous portez là ?”

Evelyn baissa les yeux. En fait c’était sa mère, mais devait-elle dire qu’elle l’avait confectionné elle-même pour rendre son premier mensonge plus digne de foi ? Ou ce qu’elle portait était-il si affligeant que ce nouveau mensonge risquait de tout gâcher ?

“Que ce soit vous ou pas, poursuivit Renard, c’est rudement joli sur vous. Vous avez tout d’un ange descendu sur terre, j’imagine.”

Il buta sur chaque mot de la seconde phrase sauf sur “un”. Exprimer sa pensée le rendait nerveux, et leur nervosité conjuguée agit comme l’addition de deux négations. Elle sentit quelque chose s’apaiser en elle. L’esprit un peu plus clair, elle évalua ses deux options : en aucun cas elle ne pouvait l’inviter à entrer. Ses parents ne seraient pas de retour

avant trois quatre heures au moins mais Frère pouvait revenir à n'importe quel moment, et elle devrait lui cirer ses chaussures jusqu'à la fin de l'année pour lui faire oublier la présence d'un homme dans le salon. Mais si elle s'installait dehors avec son invité, miss Georgia ne manquerait pas de regarder par la fenêtre au moins une fois pendant la visite. Elle pourrait même avoir l'idée de traverser la rue et de faire honte à Evelyn. C'était un risque à courir. Evelyn s'éclaircit la gorge.

“Mes parents ne sont pas là, sinon je vous inviterais à entrer, dit-elle.

— Ne vous inquiétez pas. Je ferais mieux d'y aller, de toute façon.”

Pourtant il ne bougeait pas, ce qui donna à Evelyn le courage d'exprimer ses intentions.

“Je peux vous retrouver dehors, si vous souhaitez rester un moment.”

Le visage de Renard s'éclaira.

“Avec grand plaisir, mademoiselle.”

Elle attrapa son imperméable dans le placard de l'entrée et l'enfila en resserrant bien la ceinture autour de la taille. Assis sur la balançoire que son père avait construite pour les cinq ans d'Evelyn, ils se projetaient d'avant en arrière en tendant et pliant leurs jambes au même rythme. Evelyn essaya de voir la maison avec les yeux de Renard : la structure en bois aux moulures bleu ciel, les paniers de fougères fraîchement arrosées ornant le porche, les pensées et les pétunias des deux côtés de la longue allée sinueuse. Au coin de la propriété veillait un palmier imposant, sous lequel Ruby et elle se glissaient en été avec leurs livres et leurs coupes d'eau sucrée qu'elles avaient mises à geler au préalable. Evelyn eut envie de partager

ce souvenir avant de réaliser à quel point il devait paraître extravagant. L'air de la nuit s'était rafraîchi, et lorsque Renard la vit frissonner, il se pencha sur elle. Même à travers leurs manteaux, en sentant son bras à lui si proche des siens, elle eut l'impression d'être adulte. Elle eut envie de lui prendre la main, mais il ne fallait pas oublier miss Georgia.

Ils ne disaient rien depuis un moment lorsque Evelyn eut enfin l'idée de lui demander : "Comment vous êtes-vous souvenu de mon adresse ?"

— Quand vous me l'avez donnée, j'ai fait en sorte de la mémoriser. Je l'ai passée et repassée dans ma tête en rentrant chez moi pour ne pas l'oublier.

— Donc durant tout ce temps vous saviez que vous viendriez me voir ?

— Je ne savais pas mais je m'en doutais." Il eut un grand sourire. "Je n'étais pas sûr d'en avoir le courage mais je savais que j'en avais envie.

— Comment est-ce arrivé ?

— Comment quoi est arrivé ?

— Comment avez-vous trouvé le courage ?

— Je ne sais pas. Je travaille chez Todd, dans le Vieux Carré*. J'y ai passé tout l'après-midi, à emballer et à charger des cartons, en pensant à vous. Au début je me cherchais des excuses. Je me disais que vous ne seriez sans doute même pas là, et que c'est votre sœur qui m'ouvrirait et qu'elle se moquerait de moi, mais une fois rentré à la maison j'ai senti quelque chose monter en moi, je me suis levé et je me suis habillé. J'ignore d'où ça venait. Je n'avais rien vécu de tel jusqu'à présent.

* Aussi appelé French Quarter : centre historique de La Nouvelle-Orléans.

— Moi non plus”, dit Evelyn.

Pourtant elle le comprenait, parce que c’est ce qui se produisait en elle à ce moment-là. Son corps se détendait quand, à peine quelques minutes plus tôt, elle aurait été aux cent coups à la seule pensée qu’ils se retrouvent assis quelque part ensemble, avec la nuit devant eux et débarrassés de toute contrainte.

“Je suis contente que vous soyez venu, dit-elle.

— Moi aussi.” Renard se tourna vers la maison.
“Où est passée votre famille ? demanda-t-il.

— Ma mère et Papa sont à une fête de Mardi gras chez mon oncle. Mon frère est en train de jouer. En tendant l’oreille, on peut l’entendre d’ici.

— Et votre chère sœur si délicieuse ?”

Evelyn rit, elle d’ordinaire toujours prête à défendre Ruby.

“Elle est sortie avec votre ami. Il ne vous l’a pas dit ?”

Renard rit.

“Non, mais j’aurais dû m’en douter. Nous ne parlons pas de choses personnelles.

— Mais c’est votre ami pourtant ?”

Evelyn s’avançait avec prudence, elle-même ne s’y connaissant guère en amitié.

“Oui, nous avons grandi ensemble.

— Je ne vous ai pas vu souvent dans le coin.

— Non, j’imagine que non. Ma mère travaillait pour les parents de mon ami, et depuis qu’elle est morte ils s’occupent de moi. Je dîne tous les soirs chez eux et ils paient mes études, mais en dehors nous n’avons jamais vraiment fréquenté les mêmes cercles. Maintenant que nous étudions tous deux la médecine, c’est juste plus simple de faire le trajet ensemble.”